

L'appel des grands espaces

par

Maurice Lemire
Université Laval
Québec (Québec)

RÉSUMÉ

L'appel des grands espaces demeure une des orientations majeures de l'imaginaire canadien-français. Mais il n'a pas été exploité à sa juste valeur par les écrivains québécois. Le nomadisme a en effet été réprimé dès les débuts de la colonie et pendant tout le XIX^e siècle. Aussi les textes qui en témoignent sont-ils plutôt négatifs. Ce n'est qu'au XX^e siècle que les écrivains pourront lui donner une valeur positive. Mais il s'agira alors d'une survivance qui enregistrera le décalage entre le vécu et sa représentation. La sédentarité aura tellement marqué de points que l'évocation du nomadisme n'aura plus que des effets négligeables.

ABSTRACT

Given the wide-open territory of the New World, it might be expected that the call of the wild might become a fertile source of inspiration for the literary imagination. However, from earliest times, Quebec writers have not really exploited this theme to its fullest. Wanderers and nomads of the «coureur de bois» variety were in fact frowned upon in the colonial era and during much of the nineteenth century. Not surprisingly, the literature dealing with this subject is generally negative in tone, up to the beginning of the twentieth century. Even then, there appears to be a discrepancy between the nomadic life-style and its depiction in writing. The calm and secure sedentary life is the one mainly depicted by novelists while the theme of the wanderer is gradually relegated to oblivion.

Même si l'appel des grands espaces nous apparaît comme l'orientation majeure de l'imaginaire canadien-français, nous ne pouvons pas dire qu'il ait été traité à sa juste valeur par les écrivains québécois. Dans cet article, nous entendons démontrer que l'instance littéraire a exercé une violence symbolique sur l'imagination populaire pour la détourner du nomadisme et la forcer à accepter le sédentarisme.

Les tenants de la littérature nationale au XIX^e siècle reconnaissaient que l'originalité devait en être la pierre de touche. Pour eux, la forme comptait moins que le sujet. Incertains de leur propre identité, ils se demandaient comment se définir. Les ultramontains prétendaient que le catholicisme était la pierre d'angle de l'identité nationale; d'autres, que c'était la langue française. Plus soucieux de répondre à l'attente du lectorat européen, certains conseillaient aux écrivains de s'inspirer des luttes féroces entre Blancs et Amérindiens pour mettre en valeur les faits héroïques de notre histoire. Rares étaient ceux qui proposaient de prendre les coureurs de bois et les «voyageurs» comme source d'inspiration. Certains y ont songé, comme l'atteste un correspondant anonyme de *La Minerve*:

Tous les ans encore, toute une population de jeunes hommes hardis, vigoureux, s'élançant par bandes joyeuses vers les Pays d'en haut. Illettrés pour la plupart, mais avides d'impressions nouvelles, ces jeunes hommes reviennent avec un langage et des mœurs dignes d'attention des aspirants à la littérature canadienne. Que faisons-nous encore de cela? Ce que nous faisons, nous nous imbuons d'une littérature étrangère; nous buvons à une source alimentée par des productions européennes de chaque jour, source bien souvent fangeuse¹.

Pourtant, les voyageurs anglais avaient consacré des pages fort élogieuses aux voyageurs des Pays d'en haut. Weld (1799), Moore (1850), Keating (1824), McKenney (1827), MacTaggart (1829), Bigsby (1850) et certains autres avaient trouvé en ces hommes une expression nouvelle de l'humanité. Comment se fait-il donc que les écrivains canadiens-français n'aient pas exploité un champ d'inspiration déjà reconnu et célébré par des étrangers? Selon notre hypothèse, une élite qui cherchait à fixer la population francophone dans la vallée du Saint-Laurent depuis les débuts de la colonie ne tolérait pas qu'on fasse l'éloge des nomades et des aventuriers.

Depuis le XVII^e siècle, les gouverneurs et les intendants multipliaient les ordonnances pour interdire la course dans les bois. L'évêque et les missionnaires dénonçaient le commerce de l'eau-de-vie parmi les autochtones et tâchaient d'éloigner les néophytes des scandaleux coureurs de bois. La même réprobation continue sous le Régime anglais. En 1846, Patrice Lacombe affirme dans *La terre paternelle*:

[...] Après avoir consumé dans ces excursions lointaines la plus belle partie de leur jeunesse, pour le misérable salaire de 600 francs par an, ils revenaient au pays épuisés, vieillissés avant le temps, ne rapportant avec eux que des vices grossiers contractés dans ces pays et incapables, pour la plupart, de cultiver la terre [...] (Lacombe, 1972, p. 51)

Le jésuite Firmin Vignon renchérit:

Pourquoi l'enfant du Canada accepte-t-il en quelque sorte, la condition d'esclave; pourquoi le voyons-nous abandonner la maison paternelle, aller bien loin dans les chantiers se faire le bœuf de l'Angleterre, soit au milieu de la solitude des forêts, soit sur les eaux pleines d'écueils des rivières et des fleuves, puis revenir au sein de sa famille pour l'épouvanter par le scandale de ses blasphèmes et de son libertinage².

À une époque où, d'une part, l'immigration britannique prenait des allures d'invasion, et où, d'autre part, l'émigration des Canadiens français vers les États-Unis décimait la population, il n'était pas question de faire l'éloge des nomades. Au contraire, les littérateurs trouvaient normal d'encourager la colonisation des terres incultes pour garder leurs compatriotes au pays. Voilà comment s'explique le relatif silence autour de l'appel des grands espaces au XIX^e siècle. Il a fallu attendre le XX^e siècle pour qu'il atteigne sa pleine expression, mais avec un décalage temporel insurmontable entre le vécu qui l'inspire et le quotidien des lecteurs.

L'ESQUISSE AU XIX^e SIÈCLE

Le folklore et la tradition orale témoignent encore de la profonde admiration que vouait le peuple aux nomades, qu'ils soient coureurs de bois, voyageurs ou bûcherons. Ce sont eux qui alimentaient l'imaginaire populaire. Pour acquérir le droit de parole dans cette société majoritairement analphabète, un homme devait revenir d'un voyage aux Pays d'en haut. Il

affirmait ainsi avoir répondu à une sorte de rite initiatique qui distinguait la vie adulte de l'adolescence: «Tel part les yeux candides qui revient capable comme un homme de boire, de blasphémer et de se battre» (Ringuet, 1969, p. 61). Une cérémonie rituelle le soulignait, comme le mentionne Joseph-Charles Taché: «En cet endroit de la rivière, il était d'usage de faire subir à quelqu'un des *nouveaux voyageurs* la cérémonie du baptême des Pays-d'en-Haut» (Taché, 1964, p. 143). En effet, l'espace dénommé «Pays d'en haut» équivalait en quelque sorte dans l'esprit des gens à la forêt aventureuse des chansons de geste. C'est là que le néophyte affrontait toutes sortes de défis qui révélaient son courage, son endurance, sa force et sa combativité. Dans cet univers essentiellement agonique, toute la vie se déroulait sous forme de concours. Les équipes qui rivalisaient entre elles à l'aviron pendant les longs parcours se défiaient à savoir laquelle transporterait les plus lourdes charges ou ramènerait le plus de fourrures. Elles identifiaient leurs champions par un plumet porté au chapeau. Une simple provocation obligeait les vainqueurs à défendre leur titre. Les diverses épreuves de force et d'endurance réjouissaient les connaisseurs. Les exploits que la mémoire collective a enregistrés avaient un retentissement énorme dans une société dominée par la tradition orale. De bouche à oreille, ils prenaient une dimension presque épique, comme l'affirme encore Lacombe: «il est vrai que l'on admire toujours, comme malgré soi, tout ce qui semble dépasser la mesure ordinaire des forces humaines» (Lacombe, 1972, p. 50). Au lieu de se percevoir comme les «bœufs de l'Angleterre», ces voyageurs se considéraient comme des êtres d'une essence supérieure qui échappaient aux lois ordinaires de la condition humaine. C'est pourquoi ils pouvaient vivre dans un état de défi permanent à l'égard de la nature, des hommes et de Dieu lui-même.

Leurs prouesses déterminaient donc deux sortes d'espace: celui de la quotidienneté assujéti aux lois civiles et religieuses et celui de l'exploit; le premier, situé dans la vallée du Saint-Laurent ou Pays d'en bas, et le second, en amont des rapides de Lachine qui comprend tout l'intérieur du continent nord-américain. Cet espace de liberté particulièrement attrayant à cause de son indétermination favorisait toutes les fantaisies de l'imagination. En quittant les limites de la civilisation, le voyageur s'affranchissait des lois divines et humaines:

Peur du bon Dieu! que dit le chéti en éclatant de rire. Il est pas par icitte, le bon Dieu. Vous savez pas qu'on l'a mis en cache à la chapelle des Forges?... Par en-bas, je dis pas; mais dans les hauts, quand on a pris ses précautions, d'abord qu'on est ben avec le diable, on est correct (Fréchette, 1980, p. 141).

Libéré de toute entrave, chacun pouvait donner sa véritable mesure dans un espace dominé par le merveilleux. Les interventions surnaturelles, comme les apparitions du diable, des loups-garous, des feux follets mettaient leur courage à l'épreuve. Mais la plupart de leurs aventures démontrent bien leur supériorité sur les éléments. Leur discours se résumait à peu près à ceci:

Toutes des histoires de chantier, naturellement: batailles, accidents, pêches extraordinaires, chasses miraculeuses, apparitions, sortilèges, prouesses de toutes sortes, il y en avait pour tous les goûts (Fréchette, 1980, p. 136).

Aux yeux des personnes constituées en autorité et surtout des écrivains, le voyageur apparaît donc comme un déviant, un marginal d'autant plus à craindre qu'il jouit de l'admiration populaire. On s'étonne qu'un Patrice Lacombe lui accorde une place importante dans un des premiers romans canadiens. Il faut avouer que les stratégies d'écriture caractéristiques du roman de la fidélité ne sont pas encore déterminées en 1846 quand paraît *La terre paternelle*. Aussi se demande-t-on quel message le romancier a-t-il voulu livrer. Le départ pour les Pays d'en haut de Charles, le fils cadet, déstabilise certes la famille Chauvin sur laquelle s'abat par la suite une série de malheurs qui provoquent sa déchéance. Mais le narrateur, loin d'en imputer la responsabilité au déserteur, le réserve pour favoriser un dénouement heureux: après dix ans dans les Pays d'en haut, Charles revient avec un pécule assez considérable pour racheter la terre paternelle et restaurer la prospérité de la famille. Il apparaît donc plus comme un adjuvant que comme un opposant, et on peut croire que le romancier hésite à représenter de façon péjorative un personnage qui jouit encore d'une si grande popularité.

Joseph-Charles Taché escompte tout le profit que la nouvelle littérature pourrait tirer des voyageurs, comme Luc Lacourcière le remarque dans la préface de *Forestiers et voyageurs*: «[...] parmi les littérateurs canadiens de son temps, il a

eu l'intuition de l'un des sujets les plus poétiques et les plus originaux de toute notre littérature» (Taché, 1964, p. 10). Mais comment en traiter sans paraître trahir la patrie? Taché réhabilite le bon voyageur, celui qui mérite l'attention des littérateurs, grâce à une distinction assez spacieuse:

Le voyageur canadien est catholique et français; la légende est catholique et le conte est français; c'est assez dire que le récit légendaire et le conte, avec le sens moral comme au bon vieux temps sont le complément obligé de l'éducation du voyageur parfait (Taché, 1964, p. 15).

Le mauvais voyageur, celui qui encourt la réprobation sociale, car il en existe, c'est un Canadien «yankéfié», c'est-à-dire qui a renié sa race et s'est mis au ban de la société. Sous les traits du père Michel, Taché trace le portrait du voyageur aseptisé qui jouit d'«une excellente éducation domestique, [d']une assez bonne instruction élémentaire, [d']une coupe heureuse d'esprit» (Taché, 1964, p. 36), tout ce qu'il faut pour être parfaitement présentable dans n'importe quel milieu. Les histoires que Taché lui prête sont également édulcorées. La transgression de tous les codes qui devait constituer le sel de ces contes est ainsi évacuée au profit d'une morale plutôt fade.

Il faut attendre la fin du siècle pour que d'autres écrivains présentent le voyageur de façon plus réaliste, mais sans trop avouer leur approbation, comme nous l'avons déjà montré dans un article sur le pacte avec le diable (Lemire, 1985). À quels chassés-croisés ne se livrent pas des conteurs comme Louis Fréchette et Honoré Beaugrand pour mettre en valeur le voyageur sans paraître l'approuver. L'écrivain cède la parole à un conteur intradiégétique qui, sans être tout à fait son porte-parole, respecte quand même le discours social et condamne plus pour la forme que par conviction. Voyageur d'expérience, Jos Violon, le conteur en question, jette un regard critique sur les mœurs de nouvelles recrues, comme Titange ou Tom Caribou, qui expriment l'univers du désir, du désordre et de la fête. Il raconte les mésaventures de héros fantasques, sacreurs, batailleurs, grands buveurs, avec assez de désapprobation pour amadouer les bien pensants, mais non sans laisser poindre son admiration (Fréchette, 1980).

Dans ses *Mémoires intimes*, Fréchette s'exprime plus ouvertement. Pendant toute son enfance à Lévis, en face de

Québec, il a vu des «cageux» défiler sur le fleuve et accoster près de chez lui. Il voue un véritable culte à l'un d'eux:

[...] Bon nombre de ces travailleurs avaient connu Baptiste Lachapelle, et en parlaient comme d'un être supérieur, mais en même temps fort excentrique. Il était beau, il était grand, il était fort, il était bon. Il composait des complaintes et des chansons tristes qu'il chantait avec une voix qui faisait pleurer [...] (Fréchette, 1961, p. 41)

Baptiste Lachapelle incarnait le chevalier parfait, capable de toutes les prouesses et de toutes les générosités. Il tranchait sur l'habitant conformiste et mesquin (Fréchette, 1980). Aussi l'animosité était-elle vive entre ces deux sortes de monde:

Les cultivateurs n'entretenaient qu'une estime assez limitée pour ces "*travailleurs*" qui de leur côté affectaient de professer un mépris non dissimulé pour ceux qu'ils appelaient les "*habitants*". Il en résultait une rivalité réciproque qui dégénérait assez souvent en querelles et en conflits [...] (Fréchette, 1961, p. 36-37)

Comme tout le monde ne partage pas son admiration, Fréchette tâche de faire tomber la prévention en démythifiant l'aura dont s'entourent les voyageurs des Pays d'en haut:

Le fait est que ces hommes de chantiers étaient presque tous de braves gens au fond. Ils étaient beaucoup plus fanfarons que méchants. Leur apparence de brutalité, leur langage trivial, leurs imprécations blasphématoires, leurs airs de matamores et de casseurs de mâchoires, c'était de la pose la plupart du temps [...] (Fréchette, 1961, p. 50)

Autant dire qu'ils n'étaient marginaux que pour la forme. Fréchette désamorce sous la pression de la censure sociale les propos admiratifs qu'il vient d'émettre. À la même époque, Wilfrid Laurier se risque à rédiger une biographie de l'homme fort par excellence, Jos Montferrand, qui apparaît comme un héros vengeur des Canadiens en faisant la leçon aux Irlandais et aux Écossais. Laurier n'osera cependant pas publier son manuscrit (Goyer et Hamelin, 1977). André-Napoléon Montpetit (1884) témoigne de plus d'audace en se lançant dans un éloge sans réserve des batailleurs. Il considère la force comme un trait caractéristique de la race canadienne-française.

LE XX^e SIÈCLE

Le «voyageur» ne prend sa place véritable dans la littérature québécoise qu'au XX^e siècle. Un observateur de la

société canadienne, comme Louis Hémon (1980), partage la retenue de Fréchette au sujet des nomades. Il construit son roman autour du triple choix qui s'offre à Maria Chapdelaine: François Paradis représente la vie nomade; Eutrope Gagnon, la colonisation et Lorenzo Surprenant, l'émigration aux États-Unis. Spontanément, Maria opte pour le coureur de bois. Mais le réalisme oblige le romancier à faire disparaître ce prétendant d'un autre âge, et Maria, faute de mieux, se rabat sur Eutrope pour rester fidèle à la patrie. Autant dire que Hémon reconnaît l'attrait irrésistible de la vie nomade, mais renonce à en traiter parce qu'elle n'est plus à la mode. Il témoigne à sa façon de l'admiration dont jouissaient les nomades auprès de la population.

Léo-Paul Desrosiers fait de l'opposition entre nomades et sédentaires un thème majeur de son œuvre. Fortement attiré par l'Histoire, il cherche à corriger l'erreur de parcours de la littérature qui a gommé au nom du sédentarisme la source la plus féconde de son inspiration. L'appel des grands espaces constitue la trame de fond de trois de ses principaux romans, *Nord-Sud* (1943), *Les engagés du grand portage* (1980) et *Les opiniâtres* (1941). Mais leur situation dans un temps relativement reculé les relaye dans une sorte d'archéologie de l'imaginaire. Dans les années 1840, *Nord-Sud*, par exemple, aurait provoqué une prise de conscience.

Ne disposant d'aucun modèle valable, Desrosiers concentre toute l'action de son premier roman sur l'appel irrésistible des grands espaces. Vincent Douaire, un voyageur expérimenté malgré son jeune âge, revient dans sa famille à Berthier pour sa convalescence. Ses parents en profitent pour l'attacher à la terre par un projet de mariage. Le jeune homme tombe effectivement amoureux et compte s'établir dans un pays de colonisation. Mais la perspective d'une existence routinière le décourage. À l'automne, quand repartent les oies blanches, il obéit lui aussi à l'appel des grands espaces. Le dénouement du roman contrecarre la propagande officielle qui préconise la colonisation comme solution à la crise économique. La critique se pose la question: «le romancier veut-il encourager la désertion?». Au nom de quel intérêt supérieur contredit-il un discours de la majorité? Il semble bien que Desrosiers ait préféré se soumettre à l'Histoire plutôt qu'à l'idéologie.

Les Canadiens ont en effet succombé en grand nombre à l'appel des grands espaces. Voilà une vérité qu'il faut accepter pour en faire un thème littéraire. Maintenant, comment traiter le sujet? Le roman, on le sent bien, pourrait prendre l'allure d'un long plaidoyer pour ou contre la colonisation. Josephite, la bien-aimée de Vincent, pourrait puiser à satiété dans l'argumentaire traditionnel pour faire valoir son point. Mais les personnages de *Nord-Sud* n'échangent pas. Ni la fiancée ni les parents ne se livrent à de longs discours. Vincent se contente de peser le pour et le contre dans son for intérieur. Comme dans la tragédie, son sort est scellé d'avance. Dernier d'une lignée interrompue d'aventuriers, il répond autant à un appel du sang que de l'espace. Par ses routes, ses fleuves et ses rivières, le continent lui lance des appels irrésistibles. Comme les oies blanches flairent dans le vent l'approche de l'hiver et se rassemblent pour migrer, les jeunes gens du village entendent les appels du continent qui leur offre liberté et aventures: «De nouveau les chansons des sirènes de l'aventure étaient en lui déchaînées. Il écoutait l'appel des hommes qui vivent sous le ciel, errent en liberté» (Desrosiers, 1943, p. 174). Ce fatum inscrit dans son destin se transmettait de génération en génération:

C'était un sort jeté sur eux. Des paysans que l'on aurait voulu enraciner au sol levaient les yeux, abandonnaient la glèbe. Plus loin, toujours plus loin, à travers des rapides et des îles par milliers, par-dessus les cataractes géantes, le fleuve les entraînait [...] (Desrosiers, 1943, p. 174-175)

Un besoin insatiable de nouveauté et d'imprévu fait rapidement ressortir la monotonie de la vie sédentaire. Vincent s'en rend compte pendant son stage d'apprenti colon dans le canton de Brandon. En peu de temps, l'écoeurement de la routine et du déjà vu succède à l'enthousiasme du début:

Et soudain l'ennui de ce paysage quotidien envahit toute son âme avec le dégoût de cette existence étriquée où le cultivateur passe éternellement entre deux haies épineuses [...] celle du travail incessant et celle de la misère (Desrosiers, 1943, p. 186).

Malgré son amour pour Josephite et son estime pour sa famille, il répugne à quelque forme d'engagement pour garder une entière disponibilité au cas où des occasions inespérées se présenteraient. À l'automne, il part pour la Californie avec un groupe de jeunes gens avides de participer à la ruée vers l'or.

Dans ce premier roman, Desrosiers ne se limite pas à décrire l'appel des grands espaces et les remous qu'il suscite dans les familles, il lui oppose par contraste l'héroïsme de Maxime Auray, le père de Josephite, qui accepte à un âge avancé de recommencer à neuf dans les pays de colonisation. Il met ainsi au point la technique narrative qu'il réutilisera dans ses autres romans. Dans *Les engagés du grand portage*, il tente de démythifier la vie aventureuse dans les Pays d'en haut. Ce deuxième roman situe son action au début du XIX^e siècle à l'époque héroïque du conflit entre les diverses compagnies pour la domination du commerce des fourrures. Deux protagonistes s'affrontent: Louison Turenne incarne le voyageur sans peur et sans reproche, et Nicolas Montour, le trafiquant retors prêt à tout pour réussir. Doté de toutes les qualités requises pour exceller, le premier s'impose par sa force physique, son endurance, son adresse et son ingéniosité; le second, lâche, fourbe, plein d'astuces et souverainement ambitieux, aspire aux premières places dans la compagnie. Par la ruse et les coups fourrés, il distance rapidement son rival et accède au grand conseil de la compagnie.

De nouveau, Desrosiers scandalise: pourquoi montrer la réussite d'un fraudeur? Pourquoi n'avoir pas montré comment le vrai chevalier du Nouveau Monde surmonte toutes les difficultés et déjoue les pièges qui lui sont tendus? Mais, cette fois-ci, son message se clarifie. Malgré une apparence de réalisme, il colporte le point de vue de l'élite sur le nomadisme et ne recourt au scandale que pour mieux exorciser le mal. Aux yeux du romancier, la jeunesse canadienne se laissait leurrer par un mirage qui permettait à la bourgeoisie commerçante de mieux l'exploiter. Les concours entre équipes, les courses de canots sur de longs parcours, les épreuves de force lors des portages étaient autant de moyens d'augmenter la productivité. Les compagnies faisaient appel à la vanité des voyageurs pour les exploiter plus efficacement sans égard à la moralité:

[...] Dans le commerce des fourrures, comme ailleurs, c'est toujours, malgré les lois, l'éducation, la moralité, une lutte de genre libre [...] on utilise toutes les prises. De part et d'autre, pas le plus petit souci de justice ou de moralité... Le meilleur homme vainc, et avec toutes les ressources qu'il a en lui, toutes [...] (Desrosiers, 1980, p. 130)

Ce monde contraste douloureusement avec l'idéal olympien du jeune voyageur. Plutôt que des hommes libres, on désire des esclaves pour mieux les exploiter:

[...] Mais par l'intermédiaire de ses commis, il [Bancroche] pousse les voyageurs à la dépense afin de les endetter si lourdement qu'ils ne pourront plus jamais quitter le service de la Compagnie. Dans ce traquenard, il prend les plus habiles et les plus forts [...] (Desrosiers, 1980, p. 72)

Le succès de Montour met en relief l'indépendance de Turenne qui sait résister à toutes les tentatives pour le faire tomber dans le piège. En revenant finalement s'établir sur un lot de colonisation, il démythifie les Pays d'en haut et contribue à la sédentarisation des Canadiens.

Dans *Les opiniâtres*, Léo-Paul Desrosiers ne laisse plus de doute sur sa position idéologique. Il présente les pionniers qui se sont acharnés à cultiver la terre comme les véritables héros, en comparaison des coureurs de bois qui cèdent à la facilité. Pendant la première moitié du XVII^e siècle, la France abandonne sur les rives du Saint-Laurent une poignée d'hommes qui résistent tant bien que mal aux attaques des Iroquois. Les alarmes répétées qui les obligent à vivre à l'intérieur des forts les forcent à négliger la culture et à s'adonner à la chasse et à la pêche. Pour plus d'efficacité dans cette situation critique, les colons adoptent peu à peu les tactiques guerrières des Amérindiens et même leur mode de subsistance. Pierre de Rencontre mesure toute la distance qui le sépare de son fils né au Canada. La tentation de céder au nomadisme beaucoup plus adapté aux circonstances le hante, mais comment renoncer à l'idéal de civilisation qu'il est venu implanter au Nouveau Monde? C'est de son acharnement à cultiver la terre que naît la Nouvelle-France. Profondément imprégné de l'idéologie agriculturiste, ce dernier roman établit que, dès son origine, la Nouvelle-France a une vocation agricole et que seuls les agriculteurs contribuent à son établissement.

Les romans historiques de Desrosiers réactualisent une problématique bien débattue au XIX^e siècle, mais sans établir de liens avec la situation des années 1930. C'est pourquoi ils touchent peu. Il en va autrement de *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, publié en 1937, qui fonde son action sur l'opposition entre nomades et sédentaires dans le présent. Bien que sédentarisés, les Canadiens ont conservé la mentalité de

coureurs de bois, comme l'exprime poétiquement Alfred DesRochers:

Je suis un fils déchu de race surhumaine
 Race de violents, de forts, de hasardeux.
 Et j'ai le mal du pays neuf, que je tiens d'eux,
 Quand viennent les jours gris que septembre ramène.
 [...]
 Et je rêve d'aller comme allaient les ancêtres;
 J'entends pleurer en moi les grands espaces blancs,
 Qu'ils parcouraient, nimbés de souffles d'ouragans,
 Et j'abhorre comme eux la contrainte des maîtres
 (DesRochers, 1930, p. 55-56).

Même sédentarisés, ils ont continué à chasser et à trapper ou à travailler à la coupe du bois et à son transport par les cours d'eau. Avec le temps, les Pays d'en haut se sont rapprochés. Il s'agit maintenant de l'arrière-pays où les descendants des premiers voyageurs perpétuent un genre de vie nomade qui, pour eux, demeure une sorte de patrimoine accessible à tous. Mais, en raison de vastes «limites» forestières concédées à des compagnies britanniques et américaines, Menaud se remémore une phrase de Louis Hémon:

Autour de nous des étrangers sont venus qu'il nous plaît
 d'appeler les barbares! Ils ont pris presque tout le
 pouvoir! ils ont acquis presque tout l'argent; mais au pays
 de Québec... rien... n'a changé... (Savard, 1953, p. 14)

Ces compagnies veulent interdire l'accès de leur territoire. Tous les citoyens devraient s'unir, selon Menaud, pour s'opposer à cette limitation de leur liberté de circuler. Réapparaît alors la distinction entre nomades et sédentaires dans l'attitude de chacun de ces groupes face à la nouvelle situation. Menaud tente de mobiliser les paysans pour qu'ils contrent l'envahisseur, mais il se bute à une fin de non-recevoir. Aucune concertation n'est possible avec eux. Au contraire, les nomades manifestent une solidarité accrue parce qu'ils sont plus ouverts à la dimension continentale:

Les aventuriers, eux s'étaient conquis, dans la forêt elle-même, leur force, leur hardiesse, leur ingéniosité dans tous les besoins. C'était là qu'ils s'étaient fait une âme semblable à l'âme des bois, farouche, jalouse, éprise de liberté (Savard, 1953, p. 74).

Cette exaltation du nomade au détriment du paysan renverse complètement l'axiologie traditionnelle. Au lieu de trahir la

patrie, comme le prétendaient les élites, les coureurs de bois l'ont étendue à toute l'Amérique. Les vastes espaces sont un héritage à conserver et à transmettre:

[...] Il [Menaud] se rappela que son père avait l'habitude de s'arrêter souvent pour dire: "Regarde comme c'est beau! Garde-ça pour toi et pour ceux qui viendront! Garde tout ce pays-citte comme la prune de tes yeux!" [...]. (Savard, 1953, p. 31)

Les diverses expéditions équivalent en effet à des prises de possession:

Les randonnées des coureurs de bois, les portages, les rapides, tout le pays que les siens avaient parcouru depuis trois cents ans, les exploits, les souffrances des explorateurs, des colons, des missionnaires, il dépeignait cela comme si tout se fût passé de son temps [...] (Savard, 1953, p. 38)

Menaud invoque le droit acquis du premier occupant. Mais les paysans éduqués dans le respect de la propriété privée n'ont pas le sens de l'espace. Le maître-draveur les stigmatise: «Tas de lâches! [...] qui, dans le péril commun, n'ont pas de cœur au delà de leurs clôtures» (Savard, 1953, p. 94).

On est cependant en droit de se demander si c'est bien le pays réel que défend Menaud, car la mobilisation qu'il prêche n'est pas pour le présent. Il fonde tout son espoir sur son fils Joson qu'il a éduqué en conséquence: «Joson, je lui avais appris à aimer toutes ces vieilles choses transmises et qui font les races stables» (Savard, 1953, p. 95). Mais la mort accidentelle de ce fils l'oblige à reporter son espoir sur sa fille qui accepte pourtant les avances du traître le Délié. Une lecture au second degré pourrait nous faire voir, dans la mort du fils, la conquête anglaise et, dans la fille, la population canadienne qui se laisse courtiser par les Anglais. Une autre lecture nous porterait à nous demander si ce n'est pas tout simplement une manière d'être, une attitude, que Savard défend. Bien que la crise économique de 1929 ait ravivé le mouvement de colonisation, le romancier sent bien que l'idéal du nomade est en voie de disparition et qu'avec lui, une part considérable du patrimoine culturel risque de disparaître. Confiné aux enclos de la civilisation, l'homme moderne peut cependant garder une imagination ouverte aux grands espaces:

Alors tout passa devant les yeux du pauvre père: même les lieux très loin où il n'était jamais allé où il n'irait sans

doute jamais, mais dont il s'était fait en lui-même une image vivante, une image où le pays avait ses sourires, ses appels, tout comme un être de chair et de sang (Savard, 1953, p. 105).

Pendant les vingt années suivantes, Savard, toujours habité par l'appel des grands espaces, poursuit sa réflexion qui l'amène à rédiger *La Dalle-des-Morts*, un drame lyrique en trois actes, qu'il fait jouer en 1965. Il revient aux temps historiques des compagnies de fourrures et évoque l'attrait irrésistible qu'exercent sur les jeunes les aventures dans les grands espaces. Son héros, le jeune Gildore cèdera-t-il ou non à l'appel? Tel est l'enjeu du drame. Deux groupes, un peu à la manière des chœurs de la tragédie grecque, se disputent l'âme du héros. D'un côté, les femmes, presque toutes veuves de voyageurs décédés dans les Pays d'en haut, cherchant à tisser des liens familiaux qui le retiendront, invoquent le tribut élevé que chaque génération a payé pour satisfaire ce goût de l'aventure. Les croix qui jalonnent la route des Pays d'en haut rappellent les trop nombreuses victimes. De l'autre côté, le groupe des anciens voyageurs se contente d'évoquer les divers lieux qu'ils ont explorés. Et, comme une immense carte, se déroulent dans l'imagination de l'adolescent des espaces toujours nouveaux qui, sans jamais le rassasier, appellent le voyageur toujours plus loin. Comme tous ses prédécesseurs, Gildore succombera. La pièce prend fin avec son départ.

Comme on le voit, le pays réel importe moins que le pays imaginaire. Ce qui envoûte le jeune homme, c'est le pays du discours qu'il trouve d'abord dans la bouche de son père et dans le souvenir de ses ancêtres. Lui aussi veut reconnaître le continent, s'y mesurer comme dans les combats épiques, et surtout en prendre possession. Savard avait en main tous les éléments pour donner à ce thème sa véritable expression littéraire. Mais son idéal de simplicité grecque l'a desservi. Sans péripéties, sans suspens, le texte ressemble à une longue mélodie.

Plus heureuse dans son inspiration, Germaine Guèvremont (1970) parvient à exprimer le contraste entre les nomades et les sédentaires dans le cadre du roman paysan. Cette forme romanesque gagne en popularité depuis les débuts du siècle, sans toutefois donner de chef-d'œuvre. Elle a cependant servi à poétiser l'espace de la quotidienneté, comme

Ringuet l'a montré dans *Trente arpents*. L'auteur du *Survenant* travaille dans le même cadre. C'est par le sociogramme envoyé par le nomade que les sédentaires arrivent à prendre conscience d'eux-mêmes.

L'arrivée dans une famille de paysans d'un itinérant, dont l'identité n'est pas révélée, réveille en eux les vieux démons du voyage. Didace Beauchemin incarne la plus pure tradition paysanne. Depuis l'établissement de l'ancêtre venu de France, les Beauchemin se sont succédé sans interruption sur la terre paternelle. Chacun a tenu à léguer à ses héritiers un bien agrandi et d'un meilleur rapport. Mais tous n'ont pas abdiqué leur liberté. Didace, par exemple, se définit beaucoup mieux par ce qu'il aurait voulu être que par ce qu'il a été. Son fils unique, Amable, lui renvoie l'image du sédentaire borné, ignorant, envieux, dépourvu de vigueur et d'entrain. Ce rejeton fin de race contraste avec le Survenant débordant de toutes les qualités désirées dans un monde dominé par de fortes contraintes physiques: force, endurance, adresse, ingéniosité, goût du risque et de l'aventure. Le «grand-dieu des routes» (Guèvremont, 1970, p. 70), comme on l'appelle, incarne en son être l'idéal que chacun désire être au fond de lui-même. Débordant de confiance en lui-même, attiré par l'inconnu, il le souhaite et le désire. Dépourvu de tout bien et de toute convoitise, il vit pleinement le moment présent. Son attitude contraste avec celle des paysans faite de précautions et de prévoyance. Le souci d'accumuler pour les mauvais jours et de mettre en réserve pour la saison morte s'accompagne nécessairement de calculs, de mesquineries et surtout de peur. Des personnages comme Amable et Phonsine sont littéralement paralysés par l'angoisse à la simple nouvelle que Didace va prendre une nouvelle épouse. Loin d'être un homme parfait, le Survenant avoue avoir des vices, mais pas de défaut. Il boit, comme tout ce qu'il fait, avec démesure. C'est une autre façon d'attirer l'admiration. À son contact, tous les autres personnages découvrent le coureur de bois qui sommeille en eux, à commencer par Didace Beauchemin qui reconnaît en Venant le fils qu'il aurait voulu avoir. Angéline Desmarais, la fermière renommée pour son ordre et son économie, en devient tellement amoureuse qu'elle est prête à lui pardonner toutes ses frasques. Même le fils cadet des Provençal se laisse gagner par la libéralité du Survenant et dépense toute la recette du marché à trinquer avec des amis. Ainsi, plutôt que d'écrire un roman

historique, Germaine Guèvremont observe les mœurs paysannes traditionnelles, non pour en faire l'éloge, mais pour en découvrir les motivations profondes. Par un effet de contraste bien réussi, elle révèle, dans le cœur du paysan le plus endurci, un coureur de bois qui n'aspire qu'à se manifester.

Certains ont pu croire que cet appel des grands espaces divisait les Canadiens français selon le sexe. Les femmes, gardiennes du foyer, trop souvent victimes des départs, auraient été les avocates de la sédentarité, les vestales chargées du feu sacré. Pendant longtemps on s'est en effet abstenu de les représenter autrement qu'en mère de famille fortement attachée aux valeurs traditionnelles. Mais, à mesure qu'il se libère de l'emprise de la morale, le roman canadien-français devient plus audacieux et présente des femmes qui préfèrent, comme au temps de la chevalerie, des héros qui s'illustrent dans la forêt aventureuse. Louis Hémon avait donné le branle en affichant le choix sans équivoque de Maria pour le coureur de bois. Dans *Nuage sur les brûlés* de Hervé Biron (1948), l'héroïne confirme ce choix. Bertrand Vac va plus loin dans son roman *Louise Genest* (1950). Il met en scène l'épouse du marchand général de Saint-Michel-des-Saints qui, après dix-sept ans de mariage, tombe amoureuse de l'Amérindien Thomas Carey et s'enfuit avec lui dans la forêt. Elle déteste son mari parce qu'il représente à ses yeux tous les défauts de la sédentarité: avaricieux, autoritaire, colérique; il lui rend la vie impossible. Avec l'Amérindien, elle retrouve au contraire la liberté, la vie au grand air et la levée de tous les interdits sociaux. Elle aurait cédé depuis longtemps aux avances du nomade, n'eût été de son fils que son mari menace toujours de retirer du pensionnat à Joliette. De plus, elle redoute une impitoyable censure sociale. Mais, dans un grand élan d'affranchissement, elle passe outre et part avec Thomas. Toutefois, elle ne parvient jamais à la libération intérieure. Poursuivie par un sentiment de culpabilité, Louise Genest recherche son fils et meurt en cours de route. En elle, la mère triomphe de l'amoureuse.

Jovette Bernier a également abordé le thème. Dans les années 1920, son premier roman, intitulé *La chair décevante* (1931), met en scène une jeune fille qui brave la censure sociale par amour pour un nomade. Son roman fait alors scandale et lui attire une condamnation ecclésiastique. Mais, après un long silence, elle revient à la charge et publie un autre roman sur le

même sujet, *Non monsieur* (1969). Puce est une jeune institutrice qui a besoin pour enseigner de la recommandation du curé et des commissaires d'école. Elle devient amoureuse d'une sorte de nomade qui transgresse allègrement tous les codes sociaux. Bientôt mise en demeure de choisir entre la respectabilité et l'aventure, elle quitte son poste. Congédiée à un endroit, embauchée ailleurs, elle passe d'un village à l'autre sans jamais renier son amour pour un compagnon auquel elle doit pardonner toutes les frasques, tous les excès. C'est un envoûtement irresponsable qui lui crée d'innombrables difficultés. Mais l'imprévu et l'aventure la rendent plus heureuse que le conformisme et la vie rangée habituellement imposés aux femmes.

Le thème de l'appel des grands espaces est certes loin d'être épuisé avec ce dernier roman. Il faudrait ajouter ceux d'André Langevin (1972), de Jacques Folch-Ribas (1974), qui allongeraient indûment cette étude. Quelle que soit la valeur des dernières publications, elles ne parviendront pas à changer le fait que le thème n'a pas été exploité quand il était encore d'actualité. Il s'est développé un peu à la manière d'une survivance, qui explique une mentalité, une attitude, mais non comme une problématique qui met en cause l'avenir même d'une société. Aussi n'a-t-il pas donné à la littérature l'impulsion qui aurait pu produire des chefs-d'œuvre.

Au milieu du siècle dernier, on s'interrogeait sur le genre de sujets à traiter pour donner à la littérature canadienne l'originalité dont elle avait besoin pour s'imposer à l'étranger, mais on écartait *a priori* le sujet central qui l'aurait dynamisée de peur d'encourager une vive tendance au nomadisme. Au contraire, les romanciers se sont ingénies à proposer à l'admiration populaire un type de sédentaire qui refusait de regarder plus loin que ses clôtures comme si, dans leur mémoire profonde, les Canadiens ne regrettaient pas ce temps heureux où ils disposaient de toute l'Amérique.

NOTES

1. *La Minerve*, 19 novembre 1852.
2. *Écho du cabinet de lecture paroissial*, 15 octobre 1859, p. 309.

BIBLIOGRAPHIE

- BERNIER, Jovette (1931) *La chair décevante*, Montréal, Albert Lévesque, 137 p.
- _____ (1969) *Non monsieur*, Montréal, Cercle du livre de France, 220 p.
- BIGSBY, John J. (1850) *The Shoe and Canoe, or, Pictures of Travel in the Canadas: Illustrative of their Scenery and of Colonial Life; with Facts and Opinions on Emigration, State Policy and Other Points of Public Interest*, London, Chapman and Hall, 2 vol.
- BIRON, Hervé (1948) *Nuages sur les brûlés*, Montréal, Fernand Pilon, 207 p.
- DESROCHERS, Alfred (1930) *À l'ombre de l'Orford*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française limitée, 157 p.
- DESROSIERS, Léo-Paul (1941) *Les opiniâtres*, Montréal, Fides, 222 p.
- _____ (1943) *Nord-Sud*, Montréal, Les Éditions du «Devoir», 217 p.
- _____ (1980) *Les engagés du grand portage*, Montréal, Fides, 231 p.
- FOLCH-RIBAS, Jacques (1974) *Une aurore boréale*, Paris, Robert Laffont, 226 p.
- FRÉCHETTE, Louis (1961) *Mémoires intimes*, Montréal, Fides, 200 p.
- _____ (1980) *La Noël au Canada*, Montréal, Fides, 178 p.
- GOYER, Gérard et HAMELIN, Jean (1977) «Montferrand», dans HALPENNY, Frances G. et al. (dir.) *Dictionnaire biographique du Canada* (vol. 9: «De 1861 à 1870»), Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 620-623.
- GUÈVREMONT, Germaine (1970) *Le Survenant*, Montréal, Fides, 248 p.
- HÉMON, Louis (1980) *Maria Chapdelaine*, Montréal, Presses Sélect, 207 p.
- KEATING, William H. (1824) *Narrative of an Expedition to the Source of St. Peter's River, Lake Winnepeek, Lake of the Woods: Performed in the Year 1823 by order of The Hon. J. C. Calhoun, Secretary of War*, Philadelphia, H. C. Carey & I. Lea, 2 vol.
- LACOMBE, Patrice (1972) *La terre paternelle*, Montréal, Hurtubise HMH, 119 p.
- LANGÉVIN, André (1972) *L'élan d'Amérique*, Montréal, Cercle du livre de France, 239 p.
- LEMIRE, Maurice (1985) «Le pacte avec le diable dans le conte littéraire au XIX^e siècle», dans DORION, Gilles et VOISIN, Marcel (dir.) *Littérature québécoise: voix d'un peuple, voies d'une autonomie*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, p. 55-66.

- MacKENZIE, Alexander (1801) *Voyages from Montreal on the River St. Laurence, through the Continent of North America to the Frozen and Pacific Oceans in the Years 1789 and 1793, with a Preliminary Account of the Rise, Progress, and Present State of the Fur Trade of that Country*, London, Printed for T. Cadell and W. Davies, 412 p.
- MacTAGGART, John (1829) *Three Years in Canada: An Account of the Actual State of the Country in 1826-7-8, Comprehending its Resources, Productions, Improvements, and Capabilities; and Including Sketches of the State of Society, Advice to Emigrants, &c.*, London, H. Colburn, 2 vol.
- McKENNEY, Thomas (1827) *Sketches of a Tour to the Lakes, of the Character and Customs of the Chippeway Indians and of Incidents Connected with the Treaty of Fond du lac*, Baltimore, F. Lucas, 473 p.
- MONTPETIT, André-Napoléon (1884) *Nos hommes forts*, Québec, C. Darveau, 196 p.
- MOORE, Thomas (1850) *The poetical works of Thomas Moore*, New York, D. Appleton & Co., 751 p.
- RINGUET (1969) *Trente arpents*, Montréal, Fides, 306 p.
- SAVARD, Félix-Antoine (1953) *Menaud, maître-draveur*, Montréal, Fides, 153 p.
- _____ (1965) *La Dalle-des-Morts*, Montréal, Fides, 153 p.
- TACHÉ, Joseph-Charles (1964) *Forestiers et voyageurs*, Montréal, Fides, 190 p. (précédé d'une préface de Luc Lacourcière)
- VAC, Bertrand (1950) *Louise Genest*, Montréal, Cercle du livre de France, 231 p.
- WELD, Isaac (1799) *Travels through the States of North America, and the Provinces of Upper and Lower Canada, during the Years 1795, 1796, and 1797*, London, John Stockdale, 464 p.